

Roger PICARD

FEMMES
CÉLÈBRES
du
POITOU
et des
CHARENTES



MARTELLE
É.D.I.T.I.O.N.S

GENEVIÈVE FAUCONNIER (1886 - 1969)

Le 6 décembre 1933, Geneviève Fauconnier obtenait le prix « Fémina » pour son troisième roman « Claude ». Romain Rolland — qui avait obtenu ce prix en 1905 — apprécia beaucoup ce livre : « On se dit, c'est bien... On lit sans prendre garde. Et à la fin, on relit tout. On est pris... C'est très beau. Livre fermé, je relis encore... »

Jacques Chardonne, poète et écrivain, ami d'enfance de Geneviève fut émerveillé : « Tout ce qui concerne l'auteur, ses vers, sa pensée, sa poésie, ses descriptions, ses réflexions, sont d'une humanité exquise, originale et profonde, et du plus joli style. »

Ramon Fernandez lauréat du prix « Fémina » l'année précédente (1932) était tout aussi élogieux : « L'une des natures féminines les plus émouvantes qui nous aient été révélées depuis longtemps. »

Geneviève est née le 29 janvier 1886 à Barbezieux ; ses parents habitaient au « Musset », une propriété située sur la route de Blanzac, entourée de trois grands parcs. Son frère, Henri, — prix Goncourt en 1930 pour son livre « Malaisie » — avait sept ans de plus qu'elle et invitait ses amis, ses cousins et cousines pour vivre chez lui, avec une certaine fantaisie et la plus parfaite liberté : « Avec cinq frères et sœurs... une bande d'enfants entraînée dans le tourbillon des jeux »... écrivit plus tard Geneviève. L'un d'entre eux, Jacques Bouteleau, avait autant d'imagination



*La famille
Fauconnier
à Musset en
1896.
Geneviève
est assise
à droite.
Henri est
debout entre
son père et
Mélania.*



*La maison
de Musset
dessinée en
1894 par
Geneviève
Fauconnier.*

qu'Henri. Tous ces jeunes s'amusaient, dansaient, faisaient du théâtre ou récitaient de la poésie dans ce domaine paisible de « Musset ». Ils jouaient des pièces écrites par Jacques Bouteleau (Chardonne). Dans un chai, des barriques vides avec quelques planches tenaient lieu de scène. Et puis Henri, le grand frère, savait tout faire : il composait des vers, jouait du piano, dessinait, écrivait des comédies... Geneviève regardait, apprenait, récitait, se déguisait, dessinait... baignait déjà dans le théâtre et la littérature.

Son père, Charles Fauconnier, négociant en Cognac, gérait sa propriété du Cru près de Chevanceaux. Il était excellent musicien. Mélanie, son épouse, qui s'occupait des enfants, était douée pour le dessin et le modelage. Ils donnèrent une excellente instruction à leurs six enfants. Geneviève confia aux journalistes, après son prix « Fémina » : « Pas d'école avant douze ans... quelques professeurs intermittents, l'Anglaise avec qui nous lisions l'English History et les Nurseries Rhymes, maman qui se chargeait des dictées et des lectures, et notre père de la musique. »

Les jeunes firent ensuite des fêtes sur la place de Barbezieux. Henri avait écrit une pièce avec des rôles pour dix-huit filles ! La foule se pressa au spectacle ; ils remportèrent un vif succès et tout se termina par un bal. Geneviève ne pouvait rêver d'une enfance plus heureuse et plus riche !

Henri fit ses études de droit et partit pour l'Angleterre puis pour la Malaisie en 1905 afin de cultiver les hévéas et les « sagous » (palmier à amidon). Geneviève, tout en étudiant, continua à fréquenter ses amis et ceux de son frère. Avec sa mère et sa sœur Marie, elle décida d'aller rejoindre Henri sur les bords de la rivière Sélanga. Elles y restèrent cinq ans. Geneviève y connut la vie des planteurs d'arbres à caoutchouc, ajouta le dépaysement merveilleux de l'Asie, se maria avec René Van Den Berg. En raison de la Grande Guerre, ils prirent le chemin du retour en 1915, eurent la chance d'échapper à sept torpillages du bateau sur lequel ils avaient embarqué.

« Nous quittions le bungalow délicieux, dominant le petit royaume de la plantation, séparé du monde par la forêt et les montagnes. Nous quittions aussi la hutte malaise que nous avons fait construire sous les cocotiers et dont l'Océan Indien venait battre les pilotis. »

Après la Grande Guerre, Geneviève, qui avait déjà trois enfants, vécut dans la région parisienne pendant six ans. Son mari, de retour de Malaisie, ouvrit une « librairie d'Art » à Montparnasse. Pendant les vacances, Geneviève et ses enfants revenaient en Saintonge. Elle écrivit alors deux contes pour ses nièces, illustrés par sa sœur Marie : « Trois petits enfants bleus » et « Micheline à bord du Nibong. »

Attendant leur cinquième enfant dans un pavillon trop étroit de Fontenay-aux-Roses, Geneviève et René Van Den Berg décidèrent de venir s'installer au Cru dans la propriété familiale...

Elle continua d'écrire tout en tenant sa maison et en élevant ses sept enfants. Son œuvre, de qualité, reflète la vie de province. Geneviève s'inspira de ses souvenirs d'enfance et de l'expérience de sa vie de femme et de mère. Surtout, une fois fixée près de Montlieu-la-Garde, elle revint de temps à autre à Barbezieux (20 km) où elle retrouva les souvenirs de son enfance qu'elle transposa dans ses romans : « Claude » (1933), « Les Etangs de la Double » (1935), « Pastorale » (1942), « Christine et les Micocouliers » (1949) sont des œuvres autobiographiques tout comme « La joie parfaite » (1942), « Les enfants du Christ » (1956) dédié à sa mère et à son dernier-né, Noël, « Evocations » (1960) sorte de journal intime.

Le prix « Fémina » couronna « Claude », « un livre enchanteur... » écrit Jacques Chardonne (Bouteleau). Ce livre montre l'extrême sensibilité d'une femme marquée par les épreuves de la vie quotidienne quand l'enfance et la jeunesse s'estompent. La nature est toujours là pour guérir les plaies ce qui donne au récit un ton mystérieux et parfois mélancolique. Si le récit apparaît parfois décousu, c'est dû surtout aux confessions sincères de l'auteur.

Soupault, dans la revue « Europe » (janvier 1934) donna ses impressions sur ce roman. « Lorsqu'on a achevé cette première partie écrite sous la forme d'un journal qui dépeint le charme et l'étouffement de la vie de famille en province, dans la seconde partie intitulée « agenda » on est conquis par l'accent profondément humain, la douce complicité de cette confession féminine. Tant que « Claude » l'héroïne du roman n'est qu'une enfant, elle a la vie heureuse de tous les petits élevés au milieu d'une famille nombreuse aisée... Mais lorsque mariée à un cultivateur sans fortune et sans finesse, puis ruinée par la guerre, elle prend contact avec la réalité harassante de la vie, elle connaît alors la désillusion, le désenchantement... le « tous les jours » inexorable... »

Dans le « Journal de l'ouest » un chroniqueur écrivait : « Claude a une âme délicate et fine, capable de goûter intensément la vie de famille dans cette Charente où elle a vécu avec des compagnons d'enfance dont l'un fait penser à Jacques Chardonne ! » (c'est Marc). « Claude » eut un succès rarement égalé ; l'ouvrage connut plus de cent cinquante éditions et fut traduit en anglais, en espagnol, en allemand, en italien, en hollandais et en russe ! Un portrait de femme de toutes les époques, de tous les pays !

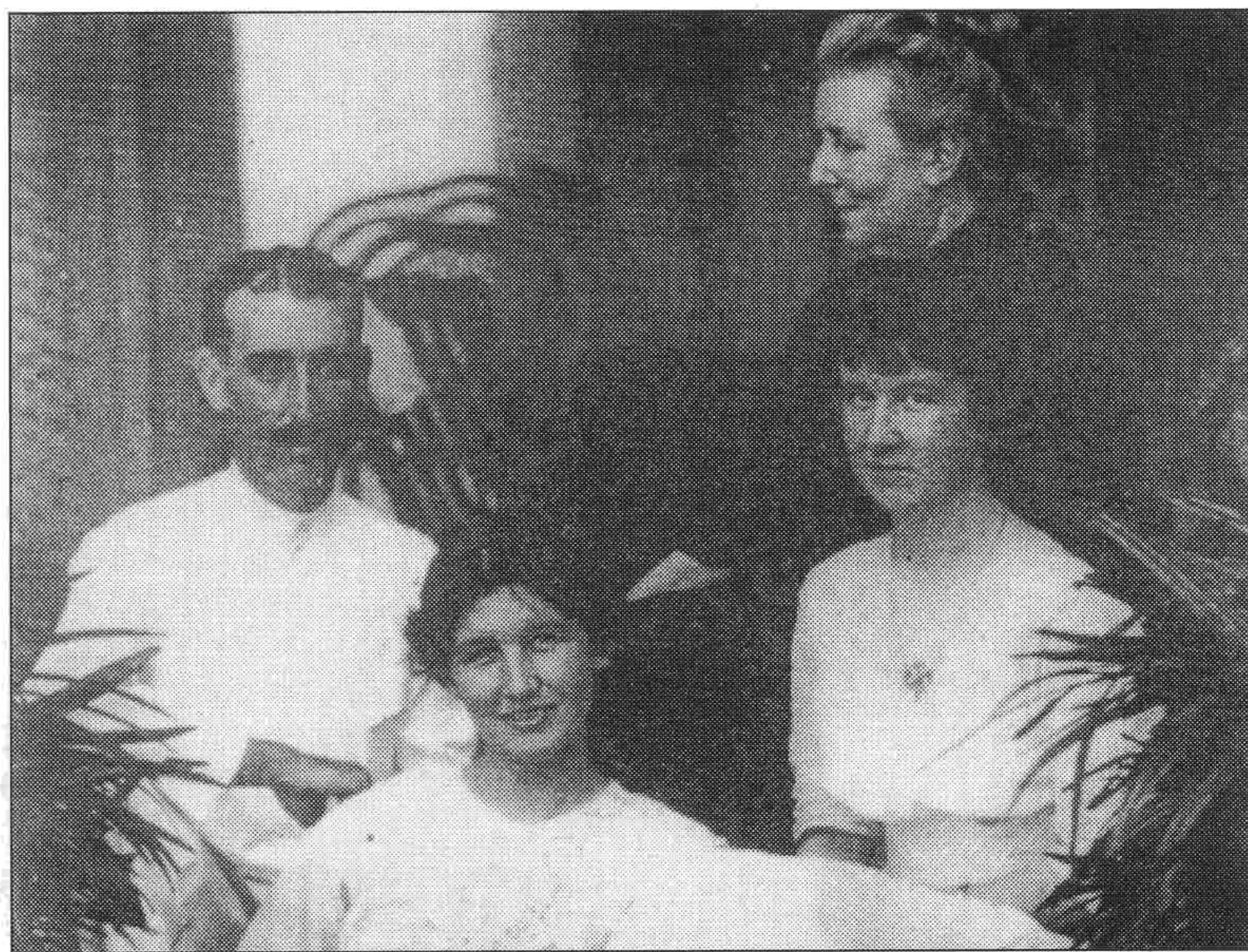
Pour toute l'œuvre autobiographique de Geneviève Fauconnier, nous retiendrons l'appréciation de son frère Henri dans le prologue de « Claude » : « On ne rature pas sa jeunesse, elle mérite trop de respect ; et dès les premières pages, c'est toute notre jeunesse qui m'a été restituée avec ses fièvres, ses pudeurs, son irrévérence, ses rêves absurdes et prophétiques. »

Dans « Pastorale » Geneviève, la femme mûre, a très bien décrit l'exode rural et le travail pénible de la terre :

« Soudain le remous s'était produit, le retournement du flot. Tout d'abord, cinquante ans plus tôt, les hobereaux, les possesseurs de domaines avaient délaissé leurs biens. Familles éteintes ou transportées dans les villes. On revenait, en équipages, avec des gants, pour de courtes vacances après une villégiature à la mer. En cinquante ans les maisons de campagne, ouvertes un mois par an, avaient moisî derrière des contrevents effrités. Mais ceux de la terre restaient encore à la terre. Maintenant avec des garçons sortis du régiment, la station du train plus proche, les autos qui apportaient la poussière d'ailleurs, les bicyclettes, les journaux, tout changeait d'une année à l'autre. Des questions qui n'avaient jamais fait question se posaient. Les gens, qui, de père en fils avaient retourné le sol rêvaient pour leurs enfants des postes d'instituteur, d'employé, de fonctionnaire ou de commerçant... »

« Le blé — dur travail, ces « couvrailles », mais enfin quand c'est fait c'est fait — confié à la terre il accomplit tout doucement son miracle. Hersé en février, il croît, se débrouille comme il peut jusqu'aux moissons. Tandis qu'avec la vigne ça n'en finit jamais. Il faut chausser le cep pour l'hiver, le tailler, rattacher les lattes en février, plus tard le déchausser par un délicat labour le long des rangs où pointe la petite « formance », soufrer, dès qu'elle paraît, cette « formance », tirer au cavaillon (ce qui est bêcher et rejeter la terre qu'a retournée la charrue). Encore rechausser en mai pour redéchausser en août et biner (« Qui bine, vine ! »). Entre-temps parer la vigne, parer à ses débordements de sarments échevelés, de pampres, de vrilles, jaillis du minuscule cot ou courson réservé, en février, sur le frêle bois des lattes. Tout du long de juin et juillet, de huit en huit jours (plus ou moins, selon que se porte la saison), arroser de la pluie bleue du sulfate ces feuilles, ces grappes si capricieuses, si sensibles, rarement satisfaites de leurs conditions d'existence. »

Celle qui se disait « la Cendrillon du prix Fémina » mourut le 16 décembre 1969 à Montlieu-la-Garde en Saintonge.



*1910 en
Malaisie : les
deux sœurs
Fauconnier,
Geneviève
et Marie, avec
le grand frère
Henri.
(Photo « Revue
de Barbezieux
et du Sud-
Charente »)*